Éric LEVÉEL
(Université de Stellenbosch,
Afrique du Sud)

Transylvanie, la frontière distante. *Karpathia* de Mathias Menegoz (2014) et *La Transylvanie et ses habitants* de Auguste de Gérando (1845-1847)

Résumé: La Transylvanie[1] - Ardeal, Erdélyi, Siebenbürgen - fascine l'Occident depuis de nombreux siècles. Cette fascination se fonde sur des mythes et des légendes, ainsi que sur des récits historiques plus ou moins vérifiés. La figure tutélaire de Vlad l'Empaleur domine entièrement l'iconographie transylvaine en Occident au point d'en faire oublier la richesse de cette terre multiculturelle et multilingue. La complexité et la beauté de cette terre lointaine sont bien trop souvent supplantées par l'image du monstre sanguinaire imaginé par Bram Stoker ou par celle de Rodolphe de Gortz chez Jules Verne. La Transylvanie souffre de ces clichés dont Hollywood s'est emparé. Avant les fantaisies « gothiques » de ces deux écrivains, certains voyageurs francophones avaient parcouru cette région sans en souligner son aspect soi-disant lugubre. Élisée Reclus publia un journal de bord en 1874 dans la revue « Le Tour du monde » de Paris, mais de façon plus importante encore, Auguste de Gérando publia deux volumes intitulés *La Transylvanie et ses habitants* en 1845 à l'orée du printemps des peuples - Gérando avait épousé une aristocrate transylvaine magyare de la prestigieuse famille Teleki de Szek et s'était installé dans leur domaine proche de Satu Mare. Son livre décrit en détail une province éloignée de l'empire Habsbourg, fière de sa spécificité mais vivant très en dehors du reste dudit empire, cultivant sa singularité profonde. Cette Transylvanie, on la retrouve dans le roman de Mathias Menegoz qui narre les aventures d'un aristocrate magyar en 1833 qui décide de s'installer dans ses domaines ancestraux inconnus de lui après un duel à Vienne, entraînant dans sa course, et sa chute, sa jeune épouse autrichienne. Si l'intérêt du roman de Menegoz se situe dans le renouveau en France de la fresque historique, il se place également dans sa description détaillée de la mosaïque ethnique transylvaine, des tensions et haines entre les trois « nations » et la majorité « valaque ». Si l'intrigue ne peut parfois échapper à l'iconographie transylvaine du *Château des Carpathes*, elle s'intéresse surtout à la dynamique particulière de cette frontière distante. Notre article établit un parallèle entre ces deux ouvrages : les fines observations de Gérando semblant faire écho à celles, historiques, de Menegoz. On retrouve dans les deux livres les raisons de l'explosion de 1848 mais aussi la difficulté de concilier les intérêts de trop nombreux groupes dominés par une aristocratie magyare bien souvent accrochée à ses privilèges - ce que Miklós Banffy décrira fort bien dans sa *Trilogie transylvaine* dans les années 1930.

Mots-clés : Transylvanie, le roman *Karpathia*, Mathias Menegoz, Auguste de Gérando.

Abstract: Transylvania - Ardeal, Erdélyi, Siebenbürgen - fascinates the Western World for centuries. This fascination is rooted in myths and legends, as well as in somehow uncertain historical writings. The tutelary figure of Vlad the Impeller dominates the Transylvanian iconography in the West to the point of obscuring the multicultural and multilingual wealth of this land. The complexity and beauty of this remote land are more than often supplanted by the image of the blood-thirsty monster created by Bram Stoker or by the one of Rudolph de Gortz in Jules Verne's Transylvanian novel. Transylvania is the victim of clichés that Hollywood has further heightened. Before the Gothic fantasies of these two writers, some French-speaking travellers had visited this region without focusing on a so-called lugubrious atmosphere present there. Élisée Reclus published a travelogue in 1874 in a magazine entitles "Le Tour du monde" in Paris, but more importantly, Auguste de Gérando published two volumes, La Transylvanie et ses habitants (Transylvania and its inhabitants) a few years before the onset of the Spring of the People – Gérandi had married a Transylvanian aristocrat from a leading Hungarian family, the Telekis de Szek, and had moved to their estate near Satu Mare. His book depicts in detail this remote province of the Habsburg Empire, proud of its specificity but living somehow outside the said empire due to its deep singularity. This Transylvania

[1] Une partie de ce titre fait référence à l'ouvrage de : Laszlo Kurti, *The Remote Borderland. Transylvania in the Hungarian Imagination.* Albany, State University Press of New York, 2001.

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

can be found in Mathias Menegoz's novel which tells the story of a Hungarian aristocrat in 1833 who decides to move to his ancestral estate he has never visited after fighting a duel in Vienna, and taking his young Austrian bride with him and to their final downfall. If Menegoz's novel is interesting because of its renewal of the Historical novel genre in France, it is also the case because of the author's detailed depiction of the Transylvanian ethnic patchwork, the tensions and hatred between the three "Nations" and the Vlach majority. Even if the plot does not entirely dismiss a certain clichéd iconography present in Jules Verne's The Carpathian Castle, but its main focus is the dynamics at work in this remote borderland. This article draws a parallel between these two books, De Gérando's fine observations echoing the historical ones developed by Menegoz. One can find in both books the reasons for the 1848 explosion but also the difficulty to reconcile the interests of various groups dominated by a Hungarian aristocracy far too often jealous of its privileges – what Miklós Banffy will describe in its Transylvanian Trilogy in the 1930s.

Keywords: Transylvania, the novel *Karpathia*, Mathias Menegoz, Auguste de Gérando.

La Transylvanie - *Ardeal*, *Erdélyi*, *Siebenbürgen* - fascine l'Occident depuis de nombreux siècles. Cette fascination se fonde sur des mythes et des légendes, ainsi que sur des récits historiques plus ou moins vérifiés. La figure tutélaire de Vlad l'Empaleur domine entièrement l'iconographie transylvaine en Occident au point d'en faire oublier la richesse de cette terre multiculturelle et multilingue. La complexité et la beauté de cette terre lointaine sont bien trop souvent supplantées par l'image du monstre sanguinaire imaginé par Bram Stoker ou par celle de Rodolphe de Gortz chez Jules Verne. La Transylvanie souffre de ces clichés en Occident comme le rappelle si justement Bertrand Westphal dans sa communication inaugurale intitulée « Une géocritique transylvaine » lors du colloque international « Géocritique de la Transylvanie : approches multiculturelles » qui s'est tenu à l'Université *Babeş-Bolyai* de Cluj-Napoca en juin 2011, et publié dans la *Transylvanian Review* en 2012[2]. Avant les fantaisies « gothiques » de ces deux écrivains, certains voyageurs francophones avaient parcouru cette région sans en souligner uniquement son aspect soi-disant lugubre. Le premier que nous aimerions mentionner est celui du Baron d'Haussez dans son ouvrage *Alpes et Danube ou voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie* paru à Paris en 1837. Ce récit volumineux consacre huit chapitres à la principauté autonome de l'époque - et un à la Valachie qu'il ne visite pas mais qui lui permet de se pencher sur le « cas » valaque en Transylvanie. C'est en total étranger que d'Haussez note ses impressions sur une contrée qu'il décrit comme reculée, sous-développée quant aux infrastructures et féodale dont on retrouve les traits dans le roman *Karpathia* de Mathias Menegoz - seule Klansembourg (sic) semble trouver plus ou moins grâce à yeux en ce qui concerne son aristocratie provinciale (AD, 337-338). Le géographe Élisée Reclus publia avec succès un journal de bord intitulé « Voyage aux régions minières de la Transylvanie occidentale » en 1874 dans la revue *Le Tour du monde* de Paris, mais son véritable précurseur fut sans aucun doute Auguste de Gérando qui publia deux volumes à Paris en 1845 (réédités en 1847 et 1850) intitulés *La Transylvanie et ses habitants*, et ceci à l'orée du Printemps des Peuples de 1848. Il n'est pas question ici d'émettre des jugements de valeur sur ces 'témoignages' mais il nous a semblé intéressant de

[2] Bernard Westphal, « Une géocritique transylvaine » in *Transylvanian Review*, vol. XXI, supplément no. 3, Cluj-Napoca, Romanian Academy, 2012, pp. 13-14.

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

privilégier celui de Gérando car de par son parcours personnel - que nous aborderons un peu plus en avant - il se place en observateur autochtone tant il parcourut cette province avant de coucher ses impressions sur le papier, tant il connaît ses problématiques même si sa partialité pour le parti hongrois apparaît comme une évidence. Reclus, quant à lui, ne cache en rien sa partialité pour le parti roumain dans cette Transylvanie du Compromis austro-hongrois au prise avec la magyarisation centrale de Budapest et emportée par le mouvement de libération nationale des minorités dans les Balkans - on lira à cet effet l'article d'Alexandru Păcurar dans le même numéro de la *Transylvanian Review*[3]. Le Baron d'Haussez est, quant à lui, représentatif de l'observateur distancié et supérieur tentant de comprendre des réalités qui souvent lui échappent. Son récit demeure néanmoins intéressant, car il rejoint parfois celui de Gérando mais sans le degré de compassion de ce dernier.

Pour en revenir à l'un de nos auteurs choisis et comprendre son positionnement, Auguste de Gérando épouse Emma à Paris en 1840, une aristocrate magyare[4] transylvaine de la prestigieuse famille Teleki de Szék et se rend peu après avec sa jeune épouse dans le domaine familial de *Satulung* (*Kővárhosszúfalu*) proche de Baia Mare (Nagybánya) en Marmatie. De 1842 à 1845, sa femme et lui résident à Paris pour régler des affaires familiales. Ils rentrent donc en Hongrie en 1845 et vivent entre Budapest et le domaine de *Satulung*. Disciple de Jules Michelet, dont il a suivi les cours lors de son séjour prolongé à Paris, Gérando, en observateur à la fois sociologue, ethnologue et historien, décrit en détail une province éloignée de l'Empire Habsbourg, fière de sa spécificité mais vivant très en dehors du reste dudit empire, cultivant sa singularité profonde et son esprit d'indépendance. Cette indépendance forcenée lui sera inculquée par son épouse et son beau-père - Imre Teleki - et il se battra pour une Hongrie libérée du joug autrichien lors de la Révolution de 1848. Blessé à la bataille de Györ, recherché par les autorités autrichiennes, il mourra en exile à Dresde en 1849 à l'âge de trente ans. Sa femme et ses deux enfants devront fuir leur pays pour la France. Emma et sa fille, Antonina, n'y reviendront qu'en 1867 et respectivement 1870, après le Compromis[5][6].

Cette Transylvanie lointaine, on la retrouve dans le roman de Mathias Menegoz qui narre les aventures en 1834 d'Alexander Korvanyi, un aristocrate magyar germanisé, officier dans l'armée autrichienne qui décide de s'installer dans son vaste domaine ancestral inconnu de lui après un duel à Vienne, entraînant dans sa course, et sa chute, sa jeune épouse Cara, une Autrichienne de souche. Si l'intérêt du roman de Menegoz se situe dans le renouveau en France de la fresque historique, il se place également dans sa description détaillée de la mosaïque ethnique transylvaine, des tensions et haines entre les trois « nations » et la majorité « valaque ». Si l'intrigue ne peut parfois échapper à l'iconographie transylvaine du *Château des Carpathes*, elle s'intéresse surtout à la dynamique particulière de cette frontière distante que Gérando

[3] Alexandru Păcurar, « Le voyage en Transylvanie d'Élisée Reclus (1973) » in *Transylvanian Review*, vol. XXI, supplément no. 3, Cluj-Napoca, Romanian Academy, 2012, pp. 127-128.
[4] Nous utilisons le terme magyar dans cet article et non celui de hongrois afin d'établir une différenciation entre les origines ethniques et le fait d'ère sujet hongrois peu importe son appartenance ethnique.
[5] Cf. http://familypedia.wikia.com/wiki/Auguste_de_G%C3%A9rando_(1819-1849)
[6] Éric Levéel, « Un Français en/de Transylvanie » in Revista Verso, no 105, Cluj-Napoca, Foundation for European Studies and European Thought, 2012, pp. 4-5.

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

présente dans son ouvrage. Menegoz, tout comme Gérando, n'est pas étranger à cette région, Hongrois et Souabe par sa mère, il a effectué de très nombreuses recherches historiques à la bibliothèque de Vienne avant de se lancer dans l'écriture de son premier roman, prix *Interalli*é 2014[7], ainsi que des séjours dignes « de voyages dans le temps »[8]. Menegoz nous transporte dans le domaine imaginaire de la Korvanya qu'il situe dans « la haute vallée du Maros [Mureş] (…) à quelques milles à l'est de Szàsz-Régen [Reghin] » (K, 107), aux confins de la Transylvanie, zone tampon avec la Moldavie alors sous occupation russe. À l'instar de Gérando, Menegoz insiste sur la répartition stricte et féodale des différents « sièges » qu'ils soient hongrois, saxons ou sicules, et l'omniprésence de la quatrième « nation » sans aucune représentation : la nation roumaine. Menegoz souligne également la variété topographique et ethnique transylvaine : « […] d'un relais de poste à l'autre, les paysages transylvains étaient variés, les villages avaient un aspect différent selon qu'ils étaient peuplés de Roumains, de Hongrois ou d'Allemands. Les voyageurs avaient l'impression de changer de pays à plusieurs reprises dans la même journée. » (K, 99). Cet éventail de paysages, Gérando le commente de manière sensiblement différente dans *La Transylvanie et ses habitants*, se concentrant sur la topographie : « […] la Transylvanie se distingue des autres pays d'Europe, en ce sens qu'elle emprunte quelque chose à chacun d'eux et qu'elle les rappelle tous » (TH, 34). Il va même jusqu'au mimétisme pour décrire au mieux cette région à son lectorat français, l'assimilant à l'Auvergne (TH, 59).

Mais avant même d'atteindre cette contrée distante, le couple de héros de *Karpathia* et le voyageur-narrateur de *La Transylvanie et ses habitants* quittent tous trois Vienne. Le couple Korvanyi quitte la capitale impériale en vapeur fluvial pour Pest (K, 91-92) tout comme Gérando qui le laisse définitivement à Buda (TH, 3-6) alors que les Korvanyi continuent sur le vapeur vers le port fluvial de Braziash (actuelle Banatska Palanka en Voïvodine serbe) puis rejoignent le bourg voisin de Weißkirchen (actuelle Bela Crkva, également en Voïvodine serbe) d'où une diligence les mène à Temesvar, capitale du Banat habsbourgeois de l'époque. Traversant la plaine de cette province, ils atteignent le col de Dobra, poste frontière transylvain dans les contreforts des Carpates et entrée vers la vallée du Maros (Mureş). Ce passage de col si emblématique, nous le retrouvons dans l'ouvrage de Gérando qui, lui, décide de prendre la grand'route Pest – Klausenbourg (Cluj – Koloszvàr) – la capitale transylvaine – et qui entre officiellement en Transylvanie par le col du Mont du Roi (*Kiraly Hágo*, actuelle Bucea dans le département de Cluj en Roumanie). De par la route choisie, les Korvanyi parviennent à atteindre leur domaine reculé en passant par Carlsbourg (Alba Iulia), Marosvasarhély. (Târgu Mureş) et Szàsz-Régen (Reghin). Gérando, quant à lui, traverse les bourgs de Banffy-Hunyad (Huedin) et de Gyalu (Gilău) pour atteindre l'ancien Klausenbourg entouré de murailles héritées de son passé saxon, et « [où] la noblesse transylvaine (…) réside pendant l'hiver, et [où] chaque famille y a son hôtel » (TH, 79), une tradition qui perdurera jusqu'à la fin de la Première Guerre Mondiale, et partiellement jusqu'en 1944/45 et que l'on retrouve magistralement dépeinte dans *La Trilogie de Transylvanie* (1934 - 1940) de Miklós Banffy dont la famille possédait la plus belle demeure, le Palais

[7] Cf. https://bibliobs.nouvelobs.com/rentree-litteraire-2014/20140827.OBS7323/mathias-menegoz-l-ingenu-des-carpates.html

[8] Cf. Librairie Mollat, entrevue : https://www.youtube.com/watch?v=hIIQRXQPiTw

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

Banffy, sur l'actuelle place de l'Union (ancienne Grand Place), devenue le Musée d'Art de Cluj-Napoca après la nationalisation des biens à l'époque communiste. Les Korvanyi, eux, se concentrent sur leurs domaines de la Transylvanie orientale où Menegoz situe les vastes terres autour du double château familial. De par l'intrigue sombre et violente du roman et les difficultés de transport à l'époque, ces jeunes aristocrates ne résident jamais en ville comme l'auraient fait leurs congénères. Il est aussi vrai que le jeune comte Korvanyi - un ancien *absentee landlord* pour reprendre l'expression anglo-irlandaise - désire rétablir la grandeur et la productivité de ses domaines dirigés par des intendants depuis deux générations.

Cette classe aristocratique magyare minoritaire est au centre des deux récits car elle contrôle entièrement le pays. Gérando est entré dans une des familles les plus illustres de Transylvanie et de Hongrie, la famille Teleki de Szék qui donna de nombreux hommes d'État au pays : premiers ministres, chanceliers de Transylvanie, ministres et hauts fonctionnaires[9]- On pensera immédiatement à Samuel Teleki qui fonda la bibliothèque portant son patronyme à Târgu Mureş (Marosvasarhély). Le fils d'Auguste de Gérando, Émeric (dit Attila) continua la tradition intellectuelle familiale en recevant Elisée Reclus, dont il était proche, dans son château de Budapest et inspirant le personnage de Franz de Telék dans *Le Château des Caparthes* de Jules Verne qui, comme nous l'avons mentionné, est devenu l'exemple de l'iconographie transylvaine en Occident[10]. La famille comprit également des femmes d'influence telles que Blanka, la sœur d'Emma, féministe, révolutionnaire et éducatrice ; mais aussi la fille de Gérando, Antonina, qui fonda une prestigieuse école de jeunes filles à Cluj dans un bâtiment le long du parc central, et qui fut aussi traductrice de Jules Michelet et Théophile Gautier en hongrois[11] – elle est d'ailleurs enterrée au cimetière clujois du Hajongard que l'on surnomme le Panthéon transylvain car tant de personnes connues et respectées y reposent[12].

Les Korvanyi fictionnels de Mathias Menegoz sont, quant à eux, un condensé parfait de ce qu'une famille de la haute aristocratie magyare se devait être. Ils rappellent à eux-seuls les Teleki, les Bánffy, Leurs origines remontent à 1241, ils construisirent leur château comme défense contre les invasions tatars venues de l'Est, ils luttèrent contre le pouvoir des Hunyad, puis tentèrent de trouver une semi-indépendance pendant l'occupation ottomane ; ensuite, ils devinrent calvinistes comme de nombreux nobles puis récusèrent cette foi pour apaiser le nouveau maître habsbourg, s'accrochèrent désespérément à leurs privilèges anciens et chèrement acquis, mais quittèrent la Transylvanie pour Vienne en 1784 pendant les sanglantes jacqueries « valaques » - la Révolution transylvaine - qui virent leur château endommagé et des membres de la famille massacrés (K, 101-103). Dans cette longue généalogie imaginée par Menegoz, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur le fait de savoir si l'auteur n'aurait pas lu l'ouvrage de Gérando tant le contexte employé rappelle le mélange subtil d'anecdotes, d'observations et de faits historiques prouvés qui parcourent les deux tomes en question.

[9] Cf. http://www.familyhistory.ro/index.php?id=20061207t__tavaszi___tur
[10] Cf. http://correspondancefamiliale.ehess.fr/index.php?4748
[11] Cf. http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb10641376b
[12] Cf. http://adevarul.ro/locale/cluj-napoca/panteonul-transilvaniei-cimitirul-clujean-intalnesc-capul-bour-blazonul-nobiliar-maghiar-1_56b48bf55ab6550cb87a58d4/index.html

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

Malheureusement, nos recherches ne nous ont pas permis d'avérer ce point mais il semble plus que probable que Menegoz ait consulté tous les ouvrages disponibles sur la Transylvanie.

Cette classe aristocratique magyare influence les destinées transylvaines et se place, bien entendu, au sommet de la pyramide sociale et ethnique. Si Gérando tend à l'encenser, car elle serait un rempart contre le centralisme et l'absolutisme autrichiens et qu'elle aurait entamé les réformes agraires nécessaires auprès de ses serfs en voie d'émancipation (TH, 418-419), Menegoz nous en donne une vision beaucoup plus sombre dans son roman, celle d'une classe toute puissante, crispée sur ses privilèges et prête à en découdre, comme en 1784, avec les fauteurs de troubles. La Révolution transylvaine hante Alexander (Sandor) Korvanyi :

> […] la présentation générale des serfs au comte eut lieu le dimanche de la pâque orthodoxe (…) les époux Korvanyi parurent à cheval avec leur suite. Leur curiosité et leur méfiance étaient aussi immenses que celles des serfs. Le souvenir de l'assassinat du comte Korvanyi en 1784 flottait dans les esprits, chez le descendant de la victime comme chez les descendants des meurtriers, perdus dans la foule (K, 178)

C'est dans la micro-répétition de cet évènement que va s'articuler toute l'intrigue de ce récit-fleuve de 697 pages. C'est aussi dans la position des Valaques que s'ancre le drame qui va engloutir le domaine de la Korvanya. La quatrième « nation » transylvaine des années 1830-1840, la roumaine (valaque selon la terminologie de l'époque), première par le nombre, mais sans aucun pouvoir politique, majoritairement paysanne et asservie, annonce les revendications pacifiques des porte-paroles bourgeois roumains du *Mémorandum* de 1892 qui furent immédiatement sanctionnées par l'arrestation de ses signataires. Ce que Menegoz montre clairement, avec le recul historique requis, est le caractère intenable du modèle transylvain de l'époque : « la déception ressentie par [les serfs] [s]axons et par les [serfs] [m]agyars les distinguaient [de celle] des Valaques qui n'espéraient aucune amélioration de leur sort entre les mains d'un seigneur Korvanyi (K, 179). Gérando se penche également en profondeur sur ce que nous aimerions nommer « le problème valaque » qui est mentionné tout au long de son ouvrage et auquel il consacre entièrement le chapitre XIII. S'il reconnaît avec grâce qu'ils sont « les plus vieux habitants du sol » (TH, 309) il se désespère de leur soi-disant arriération due à ce qu'il nomme le culte grec, c'est-à-dire l'orthodoxie, qui représente également l'une de leurs plus fortes caractéristiques nationales (TH, 310). Il reproche à leurs popes leur ignorance qui alimente les superstitions de toute sorte et font de leurs ouailles des « demi-civilisés » (TH, 316). On retrouve cette analyse chez le Baron d'Haussez qui n'a pas de mots assez durs pour décrire la paysannerie roumaine et sa religion (AD, 316-317). Gérando admire néanmoins leur langue latine et leur lignage daco-romain (TH, 310) qui doivent, sans doute, flatter son héritage franco-italien. Il admet néanmoins que ce peuple sans droits n'a pu se développer au même rythme que les autres nations transylvaines établies. C'est dans la musique roumaine que, selon lui, on comprend « l'abattement d'un peuple longtemps asservi. En traversant les campagnes, on est souvent arrêté par des chants lents et monotones qui partent de la

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

prairie ou de la maison voisine, et laissent dans l'âme de celui écoute une impression pénible » (TH, 322-323). Néanmoins, et d'un ton assez paternaliste, Gérando déclare :

> […] il ne faut pas désespérer d'un tel peuple car (...) les Valaques sont capables d'un développement rapide. Nul ne niera leurs défaut ni leurs vices. Leur paresse est proverbiale (…) ils ont l'astuce, l'arme du faible, de l'esclave, et la rancune qui accompagne toujours la ruse. Tandis que le Magyar exhale en ce moment sa bouillante colère [contre Vienne], le Valaque dissimule et dit entre ses dents : *Tine minte*, souviens-t'en. L'occasion venue il ne manquera pas sa vengeance. (…) [Les Valaques] prirent [en effet] une cruelle revanche dans leur révolte de 1784, où ils n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe » (TH, 331-332).

Gérando a raison de s'interroger sur l'influence des popes orthodoxes tout comme Menegoz qui crée un personnage de pope des serfs roumains de la Korvanya qui va servir d'intermédiaire entre ses paroissiens et des contrebandiers « patriotes », roumains eux-aussi, qui vont réitérer les exploits de Cloşca, Crişan et Horea en massacrant une multitude d'invités et de serviteurs du comte lors d'une partie de chasse, et incendier une grande partie du château. Ce pope correspond à la description de ceux rencontrés par Gérando lors de ses déplacements dans la province ; « […] on le respectait, parce qu'il représentait les mystères de la religion plutôt que pour son instruction » (TH, 181). De même, un moine, Athanase (l'immortel), le bras droit de Vlad (le sanguinaire ?), le chef de ce groupe de « forestiers, attise une haine quasi divine au sein de cette troupe contre la domination magyare symbolisée par le retour d'un Korvanyi sur ses terres depuis plus de 40 ans (K, 335). Ce retour d'un noble honni et la reprise en main féodale de la direction du domaine vont mettre le feu aux poudres. Athanase survivra de justesse aux représailles sans merci de Korvanyi et l'aristocratie locale aidée de *Grenzers* sicules et de serfs saxons et magyars. Les trois nations seraient-elles ainsi liguées contre la quatrième qui n'existe pas légalement ? Tout ceci rappelle, de nouveau, l'écrasement de la Révolution transylvaine. Néanmoins, le mysticisme meurtrier d'Athanase perdurera dans souvenirs des Valaques de la Korvanya, au-delà, prouvant que ceux-ci peuvent peut-être un jour espérer la liberté (TH, 673). Cette liberté, elle existe légalement depuis 1790 (TH, 407) mais ce que Menegoz décrit fort bien dans son roman est une continuité des us et coutumes médiévaux largement dirigée contre les « Valaques ». Gérando tente maladroitement de justifier certaines pratiques pour un lectorat français en affirmant que «le paysan est simple fermier du magnat (…) qui paie son fermage, suivant son choix, en argent ou en journées de travail» (Ibid.). Cette haine pour la corvée féodale se trouve aussi au centre du roman de Menegoz. Les forestiers dans *Karpathia* sont pour la plupart d'anciens serfs enfuis ou chassées les mains vides par leur ancien seigneur qui a ce droit si le paysan l'a provoqué par sa conduite (Ibid.) ; ce qui est le cas d'un jeune pâtre qui se joindra à eux après avoir été banni de la Korvanya pour avoir laissé des brebis être dévorées par des loups (K, 208-212). Le jeune Ion Varescu devient ainsi la victime de l'oukase de son seigneur, sa haine contre lui se cristallisant à l'écoute du pope qui l'a recueilli et emmené chez les forestiers (K, 329-330).

Cette féodalité d'un autre temps ne peut durer et Sandor Korvanyi en devient conscient à la fin du roman : « […] il restait seul avec ses domaines, sa terre et son château,

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

tous les éléments du mythe familial qui définissait - et limitait - ce qu'il voulait être. Il était fier d'avoir sauvé ce mythe, en l'incarnant, encore pour une génération au moins » (K, 692). Il faudra attendre le Compromis de 1867 pour qu'une certaine libéralisation administrative s'opère qui verra la fin progressive des sièges des trois nations et les privilèges qui y étaient attachés[13]. En 1874, Élisée Reclus, dans « Voyage aux régions minières de la Transylvanie occidentale », dépeint des relations moins tendues entre les différentes ethnies et le brassage de celles-ci (VT, 10). Gérando, quant à lui, tient avant tout à l'indépendance de la Hongrie de Saint-Étienne (Grande Hongrie). Son propos s'inscrit dans son opposition à Vienne et son soutien sans faille à l'élite magyare qui peut être l'instrument de cette libération politique qu'il appelle de ses vœux.

En guise de début de conclusion, nous aimerions citer Miklós Bánffy, l'un des plus grands magnats de la Hongrie, qui dans son vaste roman *La Trilogie de Transylvanie* a fort bien décrit l'effondrement de l'aristocratie magyare et de ce système sclérosé quasi millénaire. Son triptyque littéraire s'achève avec la déclaration de la Première Guerre mondiale. Le héros libéral et partisan du multiculturalisme transylvain, Balint Abady, l'alter-égo fictionnel de Bánffy, va rejoindre, écœuré, son régiment :

> […] tous étaient coupables, toutes les couches dirigeantes de la société hongroise (…) le pays allait périr et avec lui la génération qui n'avait accordé d'importance qu'aux formules, aux articles de loi (…) qui avait vécu sans avoir la conscience de tout ce qui constitue le fondement des nations : la force, l'autocritique, la cohésion (TT, 420-421).

Tous ces tragiques héros banffiens qui font perdurer un système obsolète, voué à l'échec sur leurs domaines, qui s'enivrent à l'excès dans les fêtes budapestoises ou clujoises, qui refusent la participation réelle d'une nouvelle bourgeoise roumaine aux destinées transylvaines et hongroises et qui focalisent souvent toutes leurs énergies à contrecarrer les directives viennoises honnies, sont parfaitement représentés dans leur réalité chez Gérando qui s'apparente d'une certaine manière à Balint Abady. Sandor Korvanyi en est lui la parfaite illustration ; dès la frontière transylvaine passée, tout ce qu'il y avait de « modernité » viennoise en lui laisse la place à des valeurs que Bánffy rejette : force du seigneur et non pas du droit moderne, manque d'autocritique, refus d'une cohésion juste entre les habitants de ses domaines et entêtement aveugle sur cette île de la Korvanya qui malgré ses efforts en demeurera une, encerclée par des lames de haines ethniques[14].

Malgré son optimisme libéral, Gérando annonce, sans le savoir, la fin de sa caste qui n'aura pas su se réinventer et que le Compromis diluera plus encore pour la détruire pour ainsi dire complètement entre 1914 et 1918. Grâce à la fiction, Menegoz entérine de manière anachronique la mort annoncée de cette aristocratie magyare bien avant le bilan dramatique que Bánffy décrit sans espoir dans les années trente.

[13] Cf. Zoltán Hajdù, « Un millénaire d'administration régionale et locale en Hongrie » [en ligne]. 2003. URL : < https://journals.openedition.org/rge/2426#ftn5> (Consulté le 14 novembre 2018).
[14] Cf. Ramona Malita, « L'île spatiale/ l'île temporelle chez Mathias Menegoz dans le roman *Karpathia* **»** » in Buata B. Malela, Andrzej Rabsztyn et Linda Rasoamanana (dir.), *Les représentations sociales des îles dans les discours littéraires francophones*, Paris: Éditions du Cerf, collection « Patrimoines », 2018.

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

Cette frontière distante qui a tant fasciné, et qui fascine encore, n'est pas lugubre de par la présence de très hypothétiques vampires et autres empaleurs mais parce qu'elle fut longtemps ce creuset culturel, religieux et linguistique pour ainsi dire unique en Europe qui attisa tant les passions internes. Comme le remarquait sans tendresse Charles d'Haussez en 1837 : « La Transylvanie, qui pourrait être un des pays les plus beaux, les plus riches et les plus heureux de la terre n'est rien de tout cela » (AD, 304-305).

Bibliographie

Textes de références

Bánffy, Miklós. 2011. *La Trilogie de Transylvanie III*. *Que le vent vous emporte*. Paris: Phébus.

Gérando (de), Auguste. 1845. *La Transylvanie et ses habitants*. Paris: Au comptoir des imprimeurs-unis.

Haussez (d'), Charles. 1837. *Alpes et Danube ou voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie*. Paris: Ambroise Dupont.

Menegoz, Mathias. 2014. *Karpathia*. Paris: P.O.L.

Reclus, Élisée. 1874. «Aux régions minières de la Transylvanie occidentale » in *Le Tour du monde. Nouveau journal des voyages*. Paris: Hachette.

Ouvrages critiques

Kürti, László. 2001. *The Remote Borderland*. *Transylvania in the Hungarian Imagination*. Albany: SUNY Press.

Levéel, Éric. 2012. « Un Français en/de Transylvanie » in *Revista Verso*, no 105. Cluj-Napoca : Foundation for European Studies and European Thought.

Malita, Ramona. 2018. « L'île spatiale/ l'île temporelle chez Mathias Menegoz dans le roman *Karpathia* **»** » in Buata B. Malela, Andrzej Rabsztyn et Linda Rasoamanana (dir.), *Les représentations sociales des îles dans les discours littéraires francophones*, Paris: Éditions du Cerf, collection « Patrimoines ».

Păcurar, Alexandru. 2012. « Le voyage en Transylvanie d'Élisée Reclus (1873) » in *Transylvanian Review*, vol XXI, no 3. Cluj-Napoca: Romanian Academy.

Westphal, Bernard. 2012. « Une géocritique transylvaine » in *Transylvanian Review*, vol XXI, no 3. Cluj-Napoca: Romanian Academy.

Sitographie

Aeschimann, Éric. 2014. « Mathias Menegoz, l'ingénu des Carpates » [En ligne]. URL <https://bibliobs.nouvelobs.com/rentree-litteraire-2014/20140827.OBS7323/mathias-menegoz-l-ingenu-des-carpates.html> (Consulté le 1er juin 2018).

Anonyme. 2010. «Gérando (famille de)», *correspondence familiale* [En ligne]. URL <http://correspondancefamiliale.ehess.fr/index.php?4748> (Consulté le 1er juin 2018).

Anonyme. [En ligne]. URL <http://familypedia.wikia.com/wiki/Auguste_de_G%C3%A9rando_(1819-1849)>

(Consulté le 1er juin 2018).

Anonyme. [En ligne]. URL <http://www.familyhistory.ro/index.php?id=20061207t__tavaszi___tur>

(Consulté le 1er juin 2018).

Anonyme. [En ligne]. URL < http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb10641376b>

(Consulté le 1er juin 2018).

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)

Cornea, Ovidiu. 2016. « Panteonul transilvaniei, cimitirul clujean întâlnesc şi capul de bour, blazonul nobiliar maghiar » [en ligne]. URL <http://adevarul.ro/locale/cluj-napoca/panteonul-transilvaniei-cimitirul-clujean-intalnesc-capul-bour-blazonul-nobiliar-maghiar-1_56b48bf55ab6550cb87a58d4/index.html> (Consulté le 1er juin 2018).

Hajdù, Zoltán. 2003. « Un millénaire d'administration régionale et locale en Hongrie » {En ligne]. URL <https://journals.openedition.org/rge/2426#ftn5> (Consulté le 14 novembre 2018).

Librairie Mollat. 2014. https://www.youtube.com/watch?v=hIIQRXQPiTw (Consulté le 1er juin 2018).

BDD-A31349
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:05:55 UTC)